

Le spectre de l'histoire

Mauricio Segura

Number 330, Spring 2021

Le ventre des Amériques. Multiplicités rayonnantes de la Caraïbe

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95392ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Segura, M. (2021). Review of [Le spectre de l'histoire]. *Liberté*, (330), 55–56.



Le spectre de l'histoire

Mauricio Segura

Deux romans, parus récemment, se penchent sur le passé cubain. Le premier, dont l'auteur vit toujours sur l'île, le fait sur le mode nostalgique, tandis que le second, qui est l'œuvre d'une autrice exilée, brosse un portrait aigre-doux du pays. Tous deux font valoir que l'Histoire est au cœur de l'identité nationale et individuelle.

On ne présente plus Leonardo Padura, étoile du polar latino-américain, genre grâce auquel il explore le tissu social de sa ville natale, La Havane. Il mène en parallèle une œuvre réunissant des romans historiques, comme *L'homme qui aimait les chiens* (2011), fresque fouillée et polyphonique, succès populaire et d'estime, qui relate les circonstances entourant l'assassinat de Léon Trotski. Avec *La transparence du temps*, l'auteur revient à son cycle de polars « Les quatre saisons ». Son protagoniste, Mario Conde, ex-flic devenu détective privé, doit résoudre une mystérieuse affaire impliquant Bobby, un ami d'adolescence auquel on a dérobé une statuette représentant une vierge noire. Comme dans *Le faucon maltais*, de Dashiell Hammett, la statuette recherchée devient un prétexte pour explorer divers microcosmes liés à la contrebande et à la marginalité, mais aussi un symbole de la corruption et de l'oubli de l'Histoire.

Si l'auteur dépeint de nouveau les dérives politiques et sociales de Cuba avec sa proverbiale mélancolie, il le fait à présent sur un ton crépusculaire, car son héros est entré dans le « quatrième âge » : la soixan-

Leonardo Padura
La transparence du temps

Traduit de l'espagnol (Cuba)
par Elena Zayas
Métailié, 2019, 448 p.

Zoé Valdés
Bel oiseau du petit matin

Traduit de l'espagnol (Cuba)
par Aymeric Rollet
L'Observatoire, 2019, 320 p.

taine. De sorte qu'il décrit sans complaisance, mais la mort dans l'âme, la misère des faubourgs envahis par les immigrés venus du Sud de l'île, la criminalité galopante, les nouveaux riches qui se pavent comme des paons avec leurs espadrilles Nike dans les secteurs fortifiés et gardés par des vigiles, la police havanaise aux méthodes douteuses, la détérioration des quartiers centraux mythiques, transformés, la nuit venue, en lupanar à ciel ouvert et en terrain de jeu sordide pour les touristes et les *Habaneros* cupides. Mario Conde établit des parallèles entre la réalité cubaine et les terrifiants tableaux de Jérôme Bosch, tout en dénonçant la supercherie de la planche de salut nationale : « avoir la pauvreté heureuse ».

C'est dans ces passages que Padura – qui, comme on le sait, a choisi de rester à La Havane malgré le succès mondial que connaissent ses livres – est au sommet de son art : « Ils étaient de ceux qui n'avaient eu ni la force, ni les possibilités, ni le désir de partir, tandis que bien des piliers s'écroulaient autour d'eux. Ils vivaient maintenant comme ils pouvaient, en se plaignant ou non, selon l'humeur du moment, mais toujours au bord de la pénurie économique et en lorgnant à l'horizon un avenir de plus en plus étriqué et incertain, ou en réalité plus certain, dans lequel il leur serait désormais impossible de se recycler. » Si un polar de Padura n'offrait qu'un saisissant portrait social, ce serait déjà beaucoup, mais le romancier ne s'arrête pas là. Cette description d'un avenir bloqué, cul-de-sac,

débouche sur une méditation sur le temps, plus précisément un arrêt du temps, à l'image des *almendrones* qui sillonnent la ville – ces voitures américaines des années 1950, symboles de la vie avant la révolution. Un temps sans échappatoire qui génère une lancinante désespérance, faussement « heureuse », qui ne vous lâche plus. Bref, il faut lire Padura pour éprouver dans ses tripes ce que signifie vivre à Cuba de nos jours.

Comme il l'a fait par le passé dans ses meilleurs livres, Padura brouille la frontière, ô combien artificielle, entre le polar et la littérature dite « sérieuse », adaptant sa phrase souple à la scène décrite, à l'atmosphère dépeinte, se livrant à un véritable travail d'écriture pour dévoiler tout l'indicible, le refoulé cubain. Il repousse de la sorte, encore une fois, les limites du genre policier. Il le fait aussi en combinant le polar au roman historique, à la faveur d'une trame secondaire qui retrace le parcours de la statuette. L'Histoire, dont le fonctionnement, selon Padura, repose sur le hasard, la manipulation et la cupidité, est comparée à une hydre sur laquelle la population n'a plus d'emprise. Si bien que les citoyens croient à tort être les sujets de l'Histoire, alors qu'en réalité, par des ruses insoupçonnées, celle-ci les contraint à devenir des objets, *ses* objets. La falsification de l'Histoire aidant, les Cubains ont oublié des pans entiers de leur passé – notamment les liens entre l'île et la guerre d'Espagne. La très belle traduction d'Elena Zayas réussit avec brio à rendre la musicalité de ce roman, obsédante et grave comme un oratorio.

Zoé Valdés, qui vit en France depuis près de trente ans, a publié des romans marquants – *Le néant quotidien* (1995), *La douleur du dollar* (1997) et *Danse avec la vie* (2009) –, où elle présentait une voix féminine forte et singulière, qui disait la détresse de toute une génération devant l'impasse sociale et existentielle cubaine. Son plus récent, *Bel oiseau du petit matin*, met en scène Arsenio, un vieil exilé cubain de retour sur son île natale pour mener des recherches à propos de Fulgencio Batista, le président que la révolution a chassé en 1959. Autrefois, Arsenio a été un proche collaborateur de cet homme politique, dont il veut à présent réhabiliter l'image, persuadé que l'Histoire a été injuste à son égard.

Le roman présente deux trames parallèles. La première suit le périple d'Arsenio et de son ami Elbio – qui, lui, n'a jamais quitté le pays – à travers l'île, durant lequel ils se livrent à d'incessantes discussions sur le legs et la trajectoire de Batista. Dans un premier temps, cette trame nous fait voir l'arrière-pays, dont la flore est somptueuse, mais où ce qui est l'œuvre des humains est dégradé, et rencontrer ses habitants. Ce voyage prend l'allure d'une fuite qui conduit à la nostalgie : la campagne est vue par les protagonistes comme l'essence de la cubanité – laquelle se dévoile dans une expression idiomatique oubliée, dans un mets qu'on ne sert plus en ville, dans une hospitalité devenue rare. Dans un deuxième temps, les deux compères se rendent à La Havane pour y constater, à

leur corps défendant, toute la catastrophe sociale et morale qui y a cours.

La deuxième trame présente les recherches d'Arsenio et de sa nièce sur Batista, composées de témoignages de proches du président, de documents historiques et de reconstitutions. Elle retrace la biographie de celui qui fut président à deux reprises, soit de 1940 à 1944 et de 1952 à 1959. On y expose ses origines modestes, son appartenance à la minorité arawak, son expérience comme coupeur de cannes à sucre et son entrée dans l'armée à l'âge de vingt ans. On découvre ensuite sa carrière militaire et politique : sa participation à la « révolte des sergents » en 1933, sa conspiration avec l'ambassadeur américain Sumner Welles en vue de renverser le gouvernement de Ramón Grau San Martín, sa prise de pouvoir démocratique en 1940, à la suite de laquelle il met en place des mesures progressistes, tout en pactisant avec le Parti communiste cubain, son exil en Floride, son coup d'État en 1952 et la répression qui a caractérisé son règne.

Arsenio et Elbio ont non seulement une idée fixe – rehausser l'image de Batista, injustement diabolisé, selon eux, par les castristes –, mais ils souhaitent convaincre tous ceux qu'ils croisent sur leur route du bien-fondé de leur vision de l'Histoire, au risque de se faire interpellé par la police. Ils atténuent donc les liens de Batista avec la mafia – pourtant reconnus et documentés –, insistent à juste titre sur le fait que la bourgeoisie l'a rejeté en raison de ses origines « indiennes », édulcorent la brutalité de son règne, rappellent que les États-Unis lui ont retiré leur appui à la fin des années 1950 et estiment que « Batista s'est vraiment montré réglo avec les Fidel et consorts. Il les a libérés quand il aurait justement dû les faire fusiller pour effacer jusqu'à leur ombre. En tuant le chien, on aurait éliminé la rage ».

Curieux et déroutant ouvrage que celui-ci, puisque, comme on le sait, le roman, genre dialogique par excellence, invite l'écrivain à suspendre ses partis pris pour présenter, sinon une variété de points de vue, du moins une mise à l'épreuve de son jugement – principe que la romancière semble avoir oublié. S'il est justifié de vouloir réévaluer l'image de Fulgencio Batista (c'est la tâche à laquelle s'attelle à l'heure actuelle un historien comme Frank Argote-Freyre), n'aurait-il pas été préférable de problématiser davantage les points de vue des protagonistes, au lieu d'écarter toute argumentation contraire à la leur et, de ce fait, de transformer le roman en une démonstration, voire une thèse à défendre ?

Ce qui retient l'attention après la lecture de ce roman, c'est l'insondable amertume de ses protagonistes et, par extension, de l'autrice, qui de toute évidence n'accepte pas le sort réservé à son pays natal. Il y a là quelque chose de tout à fait légitime, de poignant et de vrai. En se souvenant de la maxime d'Albert Camus dans *Noces* – « Il n'est pas une vérité qui ne porte avec elle son amertume » –, le lecteur se met à rêver au roman qui aurait pu voir le jour si l'autrice avait affronté ses démons. ●